

également obligés de s'arrêter où ils se rencontrent, sans boire ni manger, se laver ou prier, jusqu'à ce que le premier ait satisfait à sa dette, ou au moins ait pris des engagements avec son créancier. Le dherna peut être mis sur le prince ou sur le ministre, sans que ce soit regardé comme un manque de subordination, et le soldat même n'est pas taxé de mutinerie lorsqu'il emploie ce moyen. Un voyageur a calculé que les chefs passent la moitié de leur temps sous son influence.

Quelquefois le créancier paraît, portant sur sa tête une pierre énorme, qui doit en quelques instans l'écraser sous son poids, et qu'il refuse d'ôter jusqu'à ce qu'il soit satisfait. D'autres fois il élève un tas de bois à la porte du débiteur, et y place une femme âgée, ordinairement sa mère, et menace de mettre le feu au bûcher si on ne le paie pas à l'instant. Dans tous les cas, si la catastrophe dont il menace arrive, le débiteur est regardé comme meurtrier, et subit la peine capitale.

Cette clameur constante de ses gens pour être payés porte le prince à des expédiens étranges pour pourvoir à leurs réclamations. La charge de dévan ou premier ministre est vendue à l'encan, et cet officier cherche ensuite à recouvrer son capital en pratiquant toutes sortes d'extorsions. Ainsi s'établit un système régulier de vénalité et d'exactions qui descend jusqu'au raïot ou cultiva-

teur; combiné avec l'habitude du pillage, il a presque entièrement ruiné l'agriculture dans les territoires soumis aux Marattes et dans ceux qu'ils traversent; changement fatal attesté par les famines fréquentes qui les ont désolés.

Une armée maratte en mouvement compose un corps immense et embarrassé de gens attachés à sa suite, puisque leur nombre est triple de celui des combattans. Toutefois il n'en résulte aucune difficulté pour les subsistances, quoique ce peuple n'ait aucune idée de commissariat, ni d'aucun arrangement pour l'approvisionnement des troupes. Des marchands de blé la précèdent toujours, ramassent la quantité nécessaire de grains, et le revendent en détail avec un bénéfice très-modéré. Tous les autres objets se vendent dans les bazars, les marchands n'étant sujets qu'à une taxe de cinq roupies par mois. Moyennant le paiement de cette somme, des troupes de filous et de danseuses obtiennent la permission d'accompagner la marche. La plus grande licence règne dans le camp, les suivantes des dames les plus distinguées peuvent employer une partie de leur temps à chercher des aventures; elles se vantent même, en présence de leurs maîtresses, des présens qu'elles ont reçus de leurs amans.

Quand l'armée est en marche, on use de tous les moyens pour mettre le pays à contribution.

En traversant un village, le chef réclame, comme une chose de droit, un mouton et une roupie pour chaque canon, et il manque rarement d'ajouter à cette demande générale. On met en réquisition les bœufs et les charrettes pour le service de la troupe; pendant le jour, les soldats s'éparpillent de tous les côtés pour couper du fourrage, sans se soucier du consentement des propriétaires; ceux-ci, irrités, se réunissent souvent pour tomber sur les maraudeurs, qu'ils exterminent.

Les Marattes évitent autant qu'ils peuvent d'en venir à une bataille rangée, ils aiment mieux harasser leurs ennemis par une guerre de poste et par le pillage. Le soldat même, quoique brave, préfère toujours un mouvement rétrograde à la marche en avant. Il craint de perdre son cheval, l'unique soutien de sa fortune et de la place qu'il occupe dans le monde. Tant qu'il le conserve, il est sûr, quelque désastre qui puisse lui arriver, de trouver sans difficulté un maître et une paye.

Une autre race qui s'est récemment fait connaître au milieu de la chute d'autres états de l'Hindoustan, est celle des Pindaris. Leur nom a d'abord paru dans l'histoire des Marattes, comme celui de gens formant une troupe irrégulière à la suite de leurs armées. On dit que 15,000 Pindaris combattirent à la bataille de Pannipet. Ils diffèrent essentiellement des Marattes sous le rapport

de la religion, car ce sont des musulmans zélés; ils considèrent comme des étrangers tous les hommes d'une autre croyance qu'ils admettent dans leurs rangs. Le pillage a toujours été regardé par la confédération maratte comme une manière régulière de s'enrichir et d'étendre leur puissance; quant aux Pindaris, il est pour eux le but et la fin de leur existence.

Il y a dans toutes les parties de l'Hindoustan des castes de voleurs organisées, et chez lesquelles ce métier est héréditaire; aucune n'est aussi considérable que celle des Pindaris. Ils occupent le pays rempli de montagnes et de défilés, qui est situé au nord du Nerboddah; leur force consiste principalement en cavalerie. Leurs chevaux sont petits, vifs et robustes. Quoique le Pindari attache du prix à tout ce qu'il peut piller, un cheval est ce qu'il apprécie le plus. On l'a souvent vu enlever ceux des piquets les mieux gardés; il s'étend à terre, et rampe comme un serpent jusqu'à ce qu'il soit arrivé au lieu convenable; alors, se dressant sur ses quatre extrémités; sa couleur noire est cause qu'on ne le distingue pas des chevaux; il guette l'occasion favorable pour couper les cordes qui attachent le cheval, le monte avec agilité, puis s'enfuit au galop, et s'enfonce dans les buissons, s'embarrassant très-peu des coups de fusil que l'on tire après lui.

Dans leurs marches et leurs campemens, les Pindaris n'observent d'autre ordre que celui des thoks ou tribus qui se tiennent près les unes des autres d'après les liens de parenté qui les unissent. Pendant la nuit elles ne parviennent à ne pas s'écarter, que parce que chaque cavalier appelle son compagnon par son nom, ce qui occasionne une telle clameur, que l'on peut se retrouver aisément. Ils ne songent à combattre que lorsqu'ils sont sûrs d'accabler l'ennemi par l'avantage du nombre. Du moment où l'on fond sur eux, ils prennent promptement la fuite, à l'exception d'un petit nombre qui montrent leur bravoure en couvrant la retraite des autres.

Dans leurs incursions ils se livrent à tous les excès de la barbarie; leurs traces sont partout marquées par la fumée des villages qui brûlent et par les cris plaintifs des malheureux habitans qu'ils ont mutilés et torturés. Ils ont pendant un temps fait craindre que l'Hindoustan entier ne fût plus qu'un désert. Enhardis par une longue impunité, ils eurent l'audace d'étendre leurs ravages dans les possessions de la compagnie des Indes. Alors le gouvernement britannique jugea qu'il était de son devoir de prendre les mesures les plus vigoureuses pour préserver ses sujets et toute la population de l'Hindoustan de cette dévastation alarmante. La guerre fut longue; enfin, en 1819, les Pindaris,

après avoir été poursuivis, battus et dispersés, furent pourchassés jusque dans leurs repaires les plus inaccessibles, et réduits à un tel état, qu'au moins pour une longue période, ils seront incapables de troubler la paix de l'Hindoustan.

Les Nairs ou Najus forment, sur la côte méridionale de la côte du Malabar, une caste qui approche beaucoup de celle des chetris. Originellement ils ne sont que de la caste des soudres; mais étant depuis un temps immémorial en possession du gouvernement du pays où il n'y avait ni brahmes ni chetris, ils se sont graduellement arrogé le rang de ces derniers. Les brahmes qu'ils ont bien accueillis paraissent avoir fermé les yeux sur ces prétentions.

N'ayant jamais été assujettis par une puissance étrangère, ils manifestent un orgueil auquel les Hindous qui ne sont pas brahmes paraissent étrangers. Leur profession est la guerre; ils la font plutôt par surprise que d'une manière ouverte, et emploient leurs armes pour se venger d'une injure par un assassinat.

Les Nairs sont d'une belle physionomie, bien faits, et d'un commerce agréable, si l'on en use bien avec eux. Leurs femmes sont remarquables par leur beauté et leur propreté recherchée. Un Nair épouse une jeune fille avec les cérémonies d'usage, ensuite il ne la voit plus et ne s'en occupe

plus, si ce n'est qu'il lui donne de quoi s'entretenir. Cependant elle ne vit pas dans la solitude. Elle peut recevoir autant d'amans qu'il lui plaît ; mais s'il lui arrivait d'être surprise en intrigue galante avec un homme d'une caste inférieure ou avec un Européen, elle serait chassée avec ignominie de la sienne, et regardée avec horreur par tous ses parens. Tant que les amans sont d'un rang convenable tout est bien ; quant au mari, il a la faculté de former des liaisons à son gré.

Cette manière de vivre a banni du milieu des Nairs l'économie et la simplicité qui règnent chez les Hindous. Tous les jeunes gens rivalisent à qui fera le plus de dépenses et d'étalage pour fixer les yeux de sa maîtresse. Cette singulière existence donne lieu à l'étroite union qui règne entre les Nairs ; les frères et les sœurs continuent à vivre dans la même maison. Les Nairs traitent leur mère avec la plus grande tendresse ; ils ne parlent presque jamais de leur père, qu'ils connaissent à peine ; ils ont beaucoup d'affection pour les enfans de leurs sœurs qu'ils regardent comme les représentans de leur famille. Ils les font leurs héritiers, et se regardent comme obligés d'avoir pour eux les soins que ceux-ci attendent de la tendresse paternelle.

Les Nairs n'ont pas une horreur invincible pour toute nourriture animale. A l'exception de la vache, ils mangent de toutes les viandes ; néanmoins

ceux qui sont d'un rang distingué ou retenus par des scrupules de religion, se bornent au poisson. Enfin ceux de la classe la plus élevée se piquent d'imiter les brahmes en tout.

A l'époque de l'arrivée des Européens dans l'Hindoustan, les Nairs avaient les mêmes usages qu'aujourd'hui.

Au nord du pays des Marattes, habitent les Radjepoutres, tribu militaire dont le nom signifie fils de radjahs. Ils forment plusieurs petits états gouvernés par des chefs particuliers qui ne furent jamais soumis entièrement par les empereurs mogols. Leur territoire a été souvent le théâtre de guerres intestines et en partie envahi par les Marattes, ce qui a forcé les Radjepoutres à se mettre sous la protection des Anglais. Ceux-ci entretiennent une garnison suffisante dans le fort d'Adjemyr pour défendre les habitans du pays contre leurs ennemis et les tenir eux-mêmes dans la dépendance.

La population du Radjepoutanah se divise en Djats et Radjepoutres ; les premiers très-nombreux sont en partie Musulmans, en partie brahmistes ; on remarque parmi eux les Bhâts, tribus cruelles et sauvages qui ont en horreur la vie civilisée ; ils sont voleurs et désolent tous les colons qui les environnent ; d'ailleurs peu redoutables, parce qu'ils n'exercent leurs rapines que par petites troupes,

car ils consentent rarement à se réunir sous un chef. Les autres djats, sont misérables; ils sont petits et ont généralement le teint brûlé par le soleil.

Les Radjepoutres sont le peuple dominateur; ils se partagent en deux classes: les Rhators habitent le Djeypour, les Tchoken Sissodaya et les Boudelahs. Tous sont soldats ou cultivateurs, ils n'exercent aucune espèce d'industrie, et dédaignent le commerce; ils font grand usage de l'opium; leur jalousie pour les femmes est excessive. Les Rhators sont les plus civilisés; ils sont bien faits, leur extérieur est très-agréable, ils ont de la douceur dans les manières et une grande probité, ils sont très-hospitaliers. Non seulement ils accueillent les fugitifs; mais ils refusent de les livrer, et les aident même à gagner la frontière, s'ils veulent aller ailleurs.

Les lois prononcent la peine de mort contre le meurtre, crime très-rare chez eux, à moins que ce ne soit pour venger un affront, et, dans ce cas, un préjugé très-ancien l'excuse, et même l'approuve. Le vol est puni du bannissement à perpétuité. Des crimes moins graves le sont par de simples réprimandes; alors le coupable, trop fier pour supporter les regards de ses compatriotes, s'exile de son propre mouvement. Il peut, après un certain temps, rentrer dans sa patrie.

Les Radjepoutres mangent sans scrupule de la chair de mouton, de chèvre et d'autres animaux, et refusent, on ne sait pourquoi, de toucher à celle de poule; ils se font une marque noire au milieu du front, et sont ordinairement coiffés d'une toque qui se termine en pointe. Ils sont vêtus du cabaillé qui est une robe longue, serrée autour de la taille par un mouchoir de mousseline; ils ont par-dessous un large pantalon et des babouhes aux pieds.

Les belles provinces du nord-ouest de l'Hindoustan sont sous la domination des Seyks, nation guerrière dont l'origine n'est pas très-ancienne. Nanek, son fondateur et son législateur, naquit en 1469 dans un village de la province de Lahor. Dès sa jeunesse, il montra des dispositions pour la vie religieuse et contemplative. Il reçut plus d'instruction que l'on n'en donne communément aux enfans de sa caste, qui savent au plus lire et écrire; on lui enseigna l'arithmétique, et on lui expliqua les chastras. Suivant l'usage, on le maria de très-bonne heure à une femme de sa tribu; il en eut deux enfans.

Le désir de mettre un terme aux persécutions que les souverains mahométans de l'Hindoustan suscitaient à ses compatriotes lui inspira l'idée d'accorder les vedas et le Coran, et de montrer que les Hindous n'adoraient qu'un seul Dieu tout-

puissant et invisible. Il blâma l'adoration des images, et les proscrivit dans les temples et dans tous les lieux consacrés à la dévotion. Ses préceptes sont contenus dans le grout, ou gourou-moukhty (parole du prêtre). La vie de Nanek n'offre pas d'événemens dignes de figurer dans l'histoire. Il ne possédait rien; il prêchait paisiblement; il montra partout la plus grande simplicité de mœurs; il parcourut pendant quinze ans la plupart des pays de l'Inde, Ceylan, la Perse et l'Arabie. Il était accompagné d'un de ses disciples. De retour dans sa patrie, il vécut dans une maison commode, entourée d'un terrain que lui avait donné le radjah de Callanor qui avait embrassé sa doctrine. Il mourut au mois d'août 1539. Sa retraite est devenue un lieu de dévotion. Suivant ses sectateurs, il fut une incarnation de la divinité.

Nanek eut pour successeurs Anghet, Améradas et Ramdas; celui-ci obtint d'Akbar, empereur mogol, la permission de bâtir dans un canton voisin de Lahor, dont ce monarque l'avait gratifié, la ville de Ramdas-Pour; elle porte aujourd'hui le nom d'Amret-Sir (réservoir du breuvage de l'immortalité); c'est la ville sainte des Seyks. Ramdas réunit en corps d'ouvrage la vie et les préceptes de ses prédécesseurs, et y joignit des commentaires; son fils Ardjoun-Mâl

compléta son travail, et le publia sous le titre d'Adi-Granth.

Ardjoun ayant encouru la malveillance d'un Hindou, favori de l'empereur Djéhaughir, fut livré par ce prince à la discrétion de son ennemi qui le fit mourir cruellement. Cette catastrophe donna un nouveau caractère à la secte des Seyks; ils ne s'étaient occupés que de pensées et de méditations religieuses, ils devinrent des guerriers intrépides. Har-Govind, fils d'Ardjoun, passa sa vie à susciter des vengeurs à son père. Ce prêtre guerrier portait deux épées à sa ceinture; il mena sans cesse ses disciples au combat contre les chefs mahométans du Pendjab. Ces insurrections furent alors comprimées par l'énergie du gouvernement de l'empire mogol. Après la mort de Har-Govind, les Seyks furent pendant long-temps des sujets paisibles. Cependant Tegh-Behader, qui fut élu grand-prêtre, ayant été attiré par supercherie à Patna, y fut traîtreusement mis à mort. Cet événement décida la destinée des Seyks. Gourou-Govind, son fils unique, qui se distingua également comme prédicateur, comme auteur et comme guerrier, se dévoua entièrement à la cause de sa secte, et conduisit ses disciples à la vengeance. Il leur enseigna à s'adonner complètement aux armes, et à porter toujours du fer sur eux. Ce hardi novateur ren-

versa toutes les différences de castes qui séparaient les Hindous les uns les autres, et tenaient une grande partie du peuple sous un joug humiliant. Il déclara qu'ils étaient tous égaux, et les invita à entrer tous dans la carrière militaire. Imbus de ces sentimens bien propres à exalter leur courage, les Seyks réunirent leurs forces dans les montagnes du Gherval que traverse le Gange, et se précipitèrent comme des furieux sur le Pendjab. Si les circonstances eussent été favorables à Gourou-Govind, il eût pu être le fondateur d'un royaume puissant; mais il avait à lutter contre Aureng-Zeb, alors au faite de la puissance. Après plusieurs combats sanglans, il fut complètement défait, ses partisans furent dispersés et repoussés dans les montagnes. Il mourut de ses blessures en 1708.

La mort d'Aureng-Zeb, qui arriva bientôt après, et les troubles qui la suivirent, fournirent aux Seyks une nouvelle occasion de se signaler. Après Gourou-Govind, ils ne reconnurent plus de chefs spirituels. Benda, un de leurs capitaines, parvint par ses talens au commandement des armées, et les mena à la victoire. Ils se répandirent dans plusieurs des plus belles provinces du nord, et combattirent avec la fureur de véritables enthousiastes. Ils immolèrent une multitude de Musulmans de tout âge et de tout sexe, pour

vengeur les enfans de Gourou-Govind, massacrés par les Musulmans; ils égorgèrent quiconque refusait d'embrasser leur foi; ils profanèrent les mosquées, et violèrent les tombeaux. Enfin l'empereur mogol envoya contre eux des forces considérables. Après bien des vicissitudes, ils éprouvèrent une défaite complète; leur force fut brisée, on les poursuivit, on en fit un carnage affreux. Benda, conduit à Delhi, fut livré aux supplices les plus cruels qu'il souffrit avec un courage inébranlable.

La mort de Benda entraîna la ruine de la puissance des Seyks; leur secte même parut anéantie; car pendant trente ans ils restèrent ignorés; mais en 1759, lorsque Nadir-Chah quitta l'Hindoustan, ils harassèrent son arrière-garde et firent un butin énorme. Bientôt l'empire mogol étant tombé dans l'anarchie, ils se montrèrent plus audacieusement que jamais; après des combats sans cesse renouvelés contre le roi de l'Afghanistan et contre les Marattes, ils ont fini par rester en possession du Pendjab, magnifique territoire qui doit ce nom aux cinq rivières sortant de l'Himalaya et versant leurs eaux dans le Sind, c'est l'Inde que parcourut et soumit le héros macédonien.

Les Seyks, quoique guerriers par état et par goût, cultivent la terre, élèvent des troupeaux, fabri-